



CARTE BLANCHE À LA DESSINATRICE ANNE DERENNE

Les thèmes de la semaine sont illustrés par Anne Derenne, brillante dessinatrice de presse et illustratrice jeunesse, qui collabore souvent avec Cartooning for Peace et diverses revues françaises. Anne réside à Madrid. Elle a gagné de nombreux concours internationaux dont le «European Cartoon Award» l'an dernier. J'espère que vous apprécierez ses dessins, car ils apportent un vrai regard aux textes que j'ai conviés pour ces pages.

de choisir leur identité

mêmes. Au lieu d'apprendre à écouter au plus profond de nous, nous sommes sans cesse sollicités au-dehors. Et la vérité est que nos identités extérieures sont déjà jouées bien avant notre naissance, dans le ventre de nos mères. Lorsque nos parents, nos familles et notre entourage se sont mis à pronostiquer sur notre identité, en commençant par notre sexe: fille ou garçon? Sur notre aspect physique: à qui va-t-il ressembler? Sur notre personne: Quel sera son caractère? Oui, un bébé arrive nu sur terre mais déjà revêtu de nombreuses identités déterminées par son environnement. Quelle liberté nous reste-t-il encore pour être nous-mêmes?

En grandissant, nous intégrons ces identités et nous finissons par nous identifier à elles. Nous croyons que nous sommes ce qu'on nous a raconté. Ce processus est appelé «conditionnement». Cette expérience humaine ni bonne ni mauvaise est inévitable, car nous sommes des êtres relationnels et nous avons besoin de nous construire à travers le regard des autres. Paradoxalement, ce regard peut à la fois nous élever et nous enfermer, nous empêchant d'être pleinement qui nous sommes.

Alors, au fur et à mesure de notre croissance, quelque chose en nous semble nous appeler à faire retour. D'ailleurs nous pourrions nous demander qui appelle qui. Ce premier qui semble inviter notre personne identifiée à nous souvenir de notre origine désidentifiée. Dans un épisode de l'Evangile, Jésus enseigne la foule lorsque sa mère et sa fratrie débarquent pour le voir. Les disciples viennent alors l'informer de leur présence. Et Jésus de répondre: «Qui sont ma mère? Mes frères et mes sœurs? Toute personne qui accomplit le désir de mon Père est ma mère, mon frère, ma sœur.»

Celui ou celle qui se reconnaît enfant de Dieu (Père pour Jésus mais que chacune nommera à sa manière) se découvre une identité spirituelle qui transcende l'origine terrestre. Le Christ, comme d'autres, nous rappelle que nous sommes enfants du Ciel et de la Terre, bénis et aimés, destinés à une vie pleine et entière dans l'Amour. Cette vérité profonde et universelle peut nous permettre d'être enfin pleinement notre JE SUIS. Des êtres libérés de toute identité extérieure, invités à explorer avec créativité et joie toutes les possibilités de la vie donnée. ■

“
NOUS CROYONS QUE NOUS SOMMES
CE QU'ON NOUS A RACONTÉ. CE REGARD
PEUT À LA FOIS NOUS ÉLEVER
ET NOUS ENFERMER”

Comment le langage brouille nos représentations du genre

OPINION



SANDRINE ZUFFEREY
PROFESSEUSE ORDINAIRE DE LINGUISTIQUE
FRANÇAISE À L'UNIVERSITÉ DE BERNE



PASCAL GYGAX
DIRIGE L'ÉQUIPE DE PSYCHOLINGUISTIQUE ET
PSYCHOLOGIE SOCIALE APPLIQUÉE DE
L'UNIVERSITÉ DE FRIBOURG

Avant de comprendre comment notre manière de nous exprimer influence notre manière de percevoir le genre, nous devons nous pencher sur le lien étroit entre langage et pensée, de manière plus générale. Ce lien passionne linguistes et anthropologues depuis toujours, mais le débat a pris une nouvelle tournure au début du XXe siècle, sous l'impulsion d'Edward Sapir et de Benjamin Lee Whorf aux Etats-Unis.

Pour ces chercheurs, si une personne utilise toujours certains mots pour décrire le monde, elle finira par le voir différemment d'une personne qui utilise d'autres mots. Selon cette hypothèse, appelée «relativisme linguistique», si vous n'utilisez que deux mots pour décrire toutes les couleurs autour de vous, vous commencerez à voir le monde en deux couleurs. A l'heure actuelle, même si la version radicale de cette hypothèse est devenue très controversée, nous retiendrons ici deux principes fondamentaux et plus nuancés qui caractérisent l'influence du langage sur la pensée. Premièrement, le langage nous offre un nombre limité d'options pour parler d'un monde illimité. Deuxièmement, il attire notre attention sur des propriétés du monde qui ne sont pas toujours les plus pertinentes.

Cela permet de comprendre comment nos manières de parler influencent notre perception du genre. Pour illustrer notre propos, focalisons-nous sur trois pratiques langagières courantes: les mots les plus fréquemment utilisés pour décrire des femmes et des hommes, l'ordre de mention de deux personnes désignées ensemble et l'utilisation du masculin comme valeur par défaut.

Les mots: si vous observez quels sont les qualificatifs fréquemment utilisés pour parler de femmes et d'hommes, vous constaterez que, quel que soit l'âge des personnes décrites, nous avons tendance à utiliser des associations différentes, même dans des situations où il n'y a pas de différence objective entre les personnes de genre différencié. Par exemple, lorsqu'une femme et un homme occupent une même fonction, voire lorsqu'on décrit la même personne dans des contextes où son genre ne peut pas être objectivement identifié. Faites le test si vous avez des enfants en bas âge. Lorsque des personnes vous demandent si votre enfant est une fille ou un garçon, dites parfois l'un, parfois l'autre, et observez les termes qui seront utilisés pour décrire votre enfant.

Observez également la manière différenciée qu'ont parfois les journalistes pour décrire des femmes et des hommes. Avez-vous souvent entendu parler de «politiciens solaires»? Ou mentionner le nombre d'enfants d'un professeur d'université? Probablement pas. Pourtant, alors que ce n'est pratiquement jamais pertinent, on parle souvent des enfants des femmes

médiatisées, lesquelles sont aussi souvent décrites selon leur apparence physique. Ce qu'il faut retenir ici, ce n'est pas tant que nous avons tendance à utiliser certaines associations plus fréquemment avec les femmes qu'avec les hommes, mais plutôt qu'en les utilisant, nous nous enfermons dans des cadres de pensée limitants et rarement pertinents.

Cette différenciation devient plus problématique encore lorsque ces associations sont discriminantes, ce qui est fréquent tant les associations que nous faisons fréquemment avec les hommes sont plus valorisées (par exemple, ambitieux) que les associations féminines (par exemple, sensible) dans notre société androcentrée. Le terme «androcentrée» se réfère ici à la tendance que nous avons à considérer les hommes – et de ce fait pas les femmes, ni toute autre personne qui ne se considère pas comme un homme – comme étant la norme de notre espèce (le neutre en quelque sorte), et par conséquent à les placer au centre de nos préoccupations.

L'ordre de mention, deuxième pratique langagière que nous souhaitons discuter, l'exemplifie de manière parlante. Lorsque nous mentionnons des hommes et des femmes, nous avons tendance, comme nous venons de le faire, à mentionner les hommes en premier. Les exemples d'expressions qui mettent en œuvre ce principe sont nombreux: «mari et femme», «les enseignants et enseignantes», «Adam et Eve», «frère et sœur», etc. Pour comprendre l'effet de cette régularité, réfléchissez aux couples que vous connaissez (hétérosexuels ou homosexuels, ce n'est pas important ici) et réfléchissez à la manière dont vous les nommez. Vous nommez probablement la personne qui vous est la plus proche, ou en d'autres termes qui est plus importante pour vous, en premier. Par ce petit exercice, on comprend facilement que l'ordre de mention homme-femme dans une société androcentrée reflète l'importance perçue de l'homme et la renforce également.

“ LE LANGAGE INCLUSIF NE VISE PAS À DÉFIGURER LE FRANÇAIS”

Enfin, pour illustrer la notion d'androcentrisme, il faut encore mentionner l'utilisation du masculin comme valeur par défaut. Nous pourrions bien sûr écrire un article entier sur les vagues de masculinisation du français, sur l'Académie française qui décide dès le XVIIe siècle de ne pas inclure dans son dictionnaire des termes comme «autrice», «maïresse», «philosophesse», «poétresse» ou «professeuse», sur les règles d'accord comme la règle de proximité que certains grammairiens du XVIIIe proscrirent au profit de l'accord au masculin, et ce, afin de signaler «la supériorité du mâle sur la femelle». Nous allons plutôt résumer très succinctement cinquante ans de recherches en psychologie et en linguistique qui démontrent l'impact du masculin comme valeur générique sur nos représentations du genre. La conclusion principale de ces recherches peut se résumer ainsi: un langage qui utilise le masculin comme valeur par défaut est exclusif, tant il ne représente pas les personnes qui ne s'identifient pas à la catégorie «homme». Ainsi, si nous écrivons «le

lecteur attentif notera que nous avons utilisé l'accord de proximité dans cet article», la recherche montre qu'il est très difficile pour notre cerveau de résoudre l'ambiguïté créée par cette phrase, à savoir le fait que l'expression «le lecteur» pourrait être générique, afin d'inclure également une possible lectrice.

Certaines formes de langage moins exclusif ont été proposées dans le cadre de ce qu'on appelle le «langage inclusif». Certaines de ces formes, comme les doublets (la lectrice et le lecteur), l'utilisation de l'accord de proximité (le lecteur et la lectrice attentives) ou les formes épiciques (les personnes attentives) existaient déjà dans la langue française avant le XVIIe siècle. Leur usage n'implique donc aucune innovation dans la langue, mais plutôt la réutilisation de ressources qui ont fait partie du français au cours de son histoire. En revanche, d'autres formes comme les formes contractées des doublets (les lecteur-rices), ou certains néologismes (les lectrices), sont des nouvelles formes, parfois apparues dans le discours de groupes particuliers. Par exemple, les formes contractées des doublets (les lecteur-rices), que certaines personnes associent à tort à la seule forme d'écriture inclusive alors qu'elle ne correspond probablement qu'à 5-10% des usages, ont vu le jour afin de permettre de ne pas utiliser trop de signes typographiques pour exprimer simultanément les formes féminines et masculines.

Bien sûr, les formes contractées sont invariablement composées d'un signe typographique comme le point médian (étudiant-e) qui ne se prononce pas tel quel à l'oral, comme bien d'autres signes typographiques du français. Lorsque nous lisons «300 fr.», nous le lisons «300 francs», et non pas «300 f r point trait d'union». Un autre exemple est l'abréviation «M.» pour «Monsieur». Ces exemples illustrent le fait que nous avons déjà l'habitude d'opérer des changements entre l'écrit et sa forme oralisée. De la même manière, «étudiant-e» se prononcera «étudiante ou étudiant».

A l'heure où nous envoyons un robot sur Mars pour analyser le sol de cette planète, un logiciel qui permettra de faire une lecture facilitée du point médian pour en améliorer l'accessibilité ne semble pas être une révolution technologique. Il faut souligner encore que si une personne souhaite rédiger un texte en écriture inclusive, comme l'article que vous êtes en train de lire, les formes contractées ne sont ni obligatoires ni nécessaires, tant les différentes formes de langage inclusif sont nombreuses. Notons également que certaines formes, comme l'adressage direct («vous avez peut-être noté que...») au lieu de «le lecteur attentif notera que...»), ainsi que les formes épiciques (les personnes attentives), sont probablement les formes les plus inclusives de langage, car elles n'explicitent pas l'idée qu'il n'y a que des femmes ou des hommes, et par conséquent incluent également toutes les personnes ne s'identifiant à aucune de ces deux catégories. D'autres formes plus nouvelles comme «iel» ou «al» au lieu de «il ou elle» ont également été créées dans cet objectif, même si elles ne sont encore que peu utilisées.

Le langage inclusif ne se réduit ainsi pas à une série de complications inutiles ajoutées à la langue française, ni à des attaques organisées visant à la défigurer, voire à la rendre inutilisable. Il consiste simplement en une série de solutions mises en œuvre par des groupes de personnes diverses, qui ne se sentent pas représentées par le masculin par défaut, et qui souhaitent que le français reste une langue vivante, égalitaire, moderne, capable de refléter les changements sociaux fondamentaux qui ont lieu (très) lentement, mais sûrement. ■